

LE

Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL



MONTREAL

BUS. SENEÇAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT

1874

L'AUMONE

Les sept œuvres de miséricorde corporelle :

Visiter, racheter, donner la couverture,
Boire, manger, abri, aux morts la sépulture (1).

On peut à bon droit définir la charité le plus saint et le plus pur des amours. Cette vertu est engendrée au cœur de l'homme par le même principe que le fut le Fils de Dieu dans sein de la Vierge, par l'opération du Saint-Esprit. Ni les liens du sang, ni la reconnaissance, ni la sympathie ou l'amitié que fait naître un commerce continu, ni cette inclination mutuelle et douce qui porte deux personnes à s'unir, pour former une nouvelle famille, selon l'ordre établi par la suprême Sagesse, n'entrent pour rien dans l'amour de charité qui est celui que Dieu a eu et qu'il a encor pour les hommes.

Les êtres même sans raison, ont part à toutes ces sortes d'amour ou plutôt d'instincts, car ce sont là des mouvements purement naturels ; mais l'être raisonnable peut les annoblir et les élever à la dignité d'actes humains, et le chrétien surtout sait les sanctifier et les rendre méritoires devant Dieu.

Mais de tous les êtres créés, l'homme est le seul qui comprend et éprouve la compassion. C'est là le sentiment humain le plus exempt de tout égoïsme, celui où disparaît le mieux l'inévitable personnalité, celui dans lequel l'abnégation et le sacrifice sont plus réels et plus libres de toute vue intéressée. Aussi Dieu, a-t-il élevé ce sentiment jusqu'à la hauteur d'un moyen de salut ; il l'a tant estimé qu'il a dit que c'était à Lui-même que donnait celui qui donnait aux pauvres. D'où le bon sens du peuple chrétien lui fait dire que Jésus-Christ savait bien qu'il aurait toujours en ce monde des pauvres et des riches.

Imbu de ces sublimes maximes, le peuple garde fidèle-

(1) Visito, poto, cibo, redimō, tego, colligo, condo.

ment en sa mémoire, ces exemples, simples et candides dans la forme, profonds et touchants dans leur fond, renfermés dans les pieuses légendes, ou encore dans ces paraboles ou allégories, véritables démonstrations pratiques d'un point de doctrine, et qu'on peut appeler des *narrations inventées pour charmer en instruisant*.

Nous allons raconter un de ces exemples recueilli de la bouche d'une pauvre femme de campagne ; exemple aussi ingénieux que simple et touchant, et qui met admirablement en lumière la façon de comprendre et de sentir du peuple en cette matière.

Deux frères, disait donc cette bonne femme, avaient reçu de leurs parents une fortune honnête. L'aîné épousa une femme qui avait du bien, le second une personne qui n'avait rien. La fortune sourit à l'aîné qui s'enrichit, et fit défaut au plus jeune qui, sans réussir, s'épuisa au travail et finit par tomber dans la misère.

Il arriva que l'aîné et sa femme en s'enrichissant devinrent avares : leur cœur s'enduroit, et ils s'éloignèrent de Dieu.

Les autres, au contraire, étaient restés dans leur pauvreté résignés, modestes et si compatissants pour la misère d'autrui, qu'ils partageaient leur morceau de pain avec les plus pauvres qu'eux. Ils s'étaient aussi maintenus bons chrétiens, pieux et dévots. L'objet particulier de leur culte était une image de *Jésus de Nazareth* que l'on voyait dans leur voisinage, et qui, couronné d'épines et chargé de sa croix, disait aux passants par le moyen d'une inscription placée au-dessous : *Que celui qui m'aime prenne sa croix et me suive*. Chaque fois qu'ils voyaient la sainte image, les bons époux embrassaient avec plus d'amour cette croix de la pauvreté que le Seigneur leur avait envoyée comme pour les attirer à lui.

Le mari tomba malade, et quand toutes leurs ressources furent épuisées, et que tout ce qu'ils possédaient eut été vendu, pour subvenir aux frais de la maladie, il eût à sa femme d'aller demander quelque secours à son frère. Celle-ci obéit, mais le beau frère et la belle-sœur la repurent fort mal et lui, reprochèrent même en face et avec dureté, la

ruine de leur frère, qu'ils imputaient, comme c'est l'usage en pareil cas, à sa mauvaise administration. Pour tout secours, ils lui donnèrent une aumône insignifiante.

La pauvre femme retourna chez elle humiliée et bien triste, et raconta à son mari ce qui lui était arrivé; mais celui-ci excusa son méchant frère, et à peu de jours de là, se voyant en état de se lever, il voulut aller lui exposer lui-même son embarras et sa détresse.

Ce méchant frère dont le cœur était déjà endurci, se fâcha en le voyant; il ne voulut pas l'écouter, et lui jetant avec dépit, plutôt qu'il ne lui donna, une vile pièce de monnaie, il lui signifia qu'il eût à travailler, puisqu'il était en état de le faire, et que loin de songer à l'importuner de nouveau, il ne mit plus les pieds chez lui.

Le pauvre, qui était patient, ne répondit rien, prit la petite pièce de monnaie, rentra chez lui et dit à sa femme :

“ Prends cet argent, le dernier que nous aurons demandé à notre frère; achète du pain et le peu que tu pourras de quoi mettre encore une fois le pot au feu, et comme ce sera peut-être le dernier repas que nous ferons, je vais inviter notre frère *Jésus de Nazareth* à venir le partager avec nous.”

Aussitôt il sortit, et s'agenouillant devant l'image du Sauveur, il lui dit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma pauvre demeure, et pourtant je viens vous prier d'y venir pour la sanctifier; Je n'ai que bien peu de chose à vous offrir, Seigneur, mais je vous invite à ma pauvre table, puisque si souvent vous avez admis ce misérable pécheur à la vôtre. Seigneur, vous qui ne méprisez pas les petits, acceptez s'il vous plaît ce que nous vous offrons du meilleur de notre cœur.”

En entendant ce discours, le Christ inclina la tête comme pour dire qu'il ferait droit à la requête. Le brave homme s'en retourna chez lui avec une telle joie au cœur qu'il en était suffoqué, et que les paroles restaient étouffées dans son gosier. Seulement de grosses larmes coulaient sur son visage.

Enfin il peut s'écrier, en s'adressant à sa femme : “ *Jésus, mon doux Jésus, viendra s'asseoir à la table du pauvre,*

le Roi des rois entrera dans la maison de sa chétive créature; hâtons-nous, ma chère femme; qu'elle soit propre surtout notre pauvre maison; donnons vite aux murs une couche de chaux; qu'elle soit blanche et nette pour plaire au Seigneur!"

La femme se mit aussitôt en devoir de tout arranger, et la maison, petite et pauvre, mais charmante de propreté, n'avait point du tout mauvaise apparence.

Avant le coup de midi on entendit frapper à la porte. C'était un pauvre qui demandait l'aumône et qui en avait grand besoin.

"Je n'ai rien, se dit la bonne femme, mais le dîner est prêt, et quoique ce soit peu de chose, je donnerai ma part à ce nécessiteux et je ne dînerai pas."

Elle prit aussitôt le pain, en coupa une tranche, tira de dessus le feu une portion de ce qu'elle avait préparé, et la donna au mendiant qui mangea, et en s'en allant, bénit la maison charitable où on l'avait secouru.

Cependant l'après-midi se passait et Jésus de Nazareth ne venait pas. Ce que voyant, le mari alla retrouver la sainte image, s'agenouilla de nouveau et rappela au Seigneur sa promesse.

"J'ai été chez toi, répondit Jésus; vous m'avez reçu dans votre maison et vous m'y avez donné à manger; et pour cela je l'ai bénie."

Le pauvre homme s'en revint chez lui, si content et si heureux que son cœur ne serait pas dans sa poitrine, et il rapporta à sa femme ce que le Seigneur lui avait dit.

À dater de ce jour, tout prospéra, tout fut bonheur dans cette maison, où l'on avait enduré l'infortune avec tant de patience et de résignation, et où l'on s'était privé de nourriture pour en donner au pauvre.

La belle-sœur, qui était très envieuse, aurait bien voulu savoir d'où venait ce changement dans la position des bons époux.

Elle alla donc les voir, et après mille manières engageantes, finit par les questionner sur ce qu'elle était si curieuse d'apprendre.

Les braves gens, simples de cœur, lui racontèrent dans

leur bonne foi comment ils avaient invité Jésus de Nazareth à venir chez eux, et comment ce Seigneur, si bon et si accessible à tous, avait daigné venir dans leur maison et l'avait bénie.

Cette femme avare se hâta d'aller raconter à son mari ce qu'elle avait découvert, et ils convinrent ensemble que celui-ci irait inviter Jésus de Nazareth. Jésus, dont la clémence ne dédaigne aucun de ceux qui l'invoquent, ne le refusa point. À peine informée de la réponse, la femme se mit à orner pompeusement sa maison et à y préparer un splendide festin.

Au jour marqué, et comme ils étaient à attendre leur convive avec une joyeuse impatience, un pauvre se présenta à leur porte. Il demandait l'aumône et en avait grand besoin. Mais ils la lui refusèrent, et comme il insistait et renouvelait ses supplications, la femme saisit un bâton et lui en appliqua un coup dont elle lui fit une blessure à la tête.

Voyant cependant que Jésus ne venait pas, le mari fut de nouveau s'agenouiller devant la sainte effigie, mais il remarqua qu'elle portait à la tête une blessure qu'elle n'avait pas auparavant.

L'homme lui dit :

« Seigneur, n'aviez-vous pas promis de venir chez nous ?

— Et j'y ai été, répondit le Seigneur, mais vous n'avez pas voulu me recevoir, vous m'avez chassé et vous m'avez blessé. »

L'homme s'en alla désespéré. Comme il arrivait à sa maison, il n'y trouva plus que les décombres. Sa maison avait pris feu, et en un instant toutes ses richesses avaient été réduites en cendres.

**Ce que les saints Pères ont dit de l'ivrognerie,
et ce que les Missionnaires Canadiens
ont fait pour l'abattre.**

Nous empruntons à *l'Union des Cantons de l'Est*, ce qui suit :

—La passion de l'ivresse est la source, le principe et la mère de tous les vices.

—L'ivrognerie est une maladie qui ne mérite point de pitié, une ruine sans excuse possible, l'opprobre universel de la race humaine.

—La bouche des ivrognes, leurs yeux, leur odorat et tous les autres sens, se changent en dégoûtants cloaques de corruption.

—Là où est l'ivresse, là sont les paroles obscènes, les blasphèmes et les imprécations.

—L'ivrogne est la honte du genre humain. Il n'est pas seulement inutile à la société, dans les affaires publiques et privées, mais son seul aspect inspire le dégoût et souvent l'horreur et l'épouvante.—*St. Jean Chrysostôme.*

—L'ivrognerie affaiblit le corps et enchaîne l'âme. Elle engendre le trouble de l'esprit et remplit le cœur de fureur, au point que l'infortuné qui est tombé dans ce vice, ne se contrait plus lui-même.—*St. Bernard.*

—L'ivresse est un démon volontaire. Cette passion est la mère de la malice et l'ennemie de la vertu. D'un homme fort et énergique, elle fait un paresseux et un lâche, d'un homme sobre elle fait un dissolu. Ce vice ignore la justice et tue la prudence, car les ivrognes ne sont que des statues qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point, des pieds et ne marchent point.—*St. Basile.*

—L'ivrognerie est le puits de l'enfer. Celui qui s'efforce d'enivrer quelqu'un, ferait moins de mal, de le poignarder, que de tuer son âme par l'ivresse.—*St. Augustin.*

Si nous ouvrons les livres saints, nous y trouvons la preuve de tous les avancés qui précèdent.

—Noé s'enivre involontairement, et quels malheurs s'ensuivent. Pendant qu'il est sous l'influence de l'ivresse, son fils Cham l'insulte et l'outrage par une sanglante moquerie. Noé, réveillé de son ivresse, maudit Chanaan, fils de Cham, et cet enfant maudit devient le père d'une race réprouvée.

—Holoferne se livre à l'intempérance ; dans cet état, il oublie les règles les plus communes de la prudence, et

pendant qu'il dort du sommeil de l'ivresse, Judith lui tranche la tête avec sa propre épée.

—Balthazar plein de vin, fait apporter les vases d'or et d'argent que son père avait enlevés du temple de Dieu. Pendant qu'il les fait servir à ses orgies et à celles des grands de sa cour, il aperçoit sur la muraille de la salle du festin, une main qui écrit sa sentence de mort, et il est massacré la même nuit.

C'est pour avoir médité les conséquences désastreuses de l'intempérance dans le pays, et pour opposer à un torrent qui menace de tout détruire, une digue puissante et éffacée, que les missionnaires Canadiens ont entrepris de saintes croisades. Armés de la croix, ils ont fait appel à tous leurs frères pour les engager à s'enrôler sous la bannière honorable et sainte de la tempérance.

L'histoire conservera précieusement dans ses annales les noms des Quertier, des Mailloux, et après eux, de tous les curés des villes et des campagnes de notre Province ecclésiastique, qui n'ont rien négligé pour faire planter, au sein de leurs populations, le drapeau de la tempérance, et faire aimer une vertu que le Divin Jésus est venu apporter sur la terre, comme un gage de bénédictions pour le temps présent, et pour l'éternité.

Puissent leurs efforts être couronnés de succès, puissions-nous voir la sobriété pousser de vigoureuses racines dans nos familles, et devenir un grand arbre à l'ombre duquel grands et petits, riches et pauvres viendront se reposer. De cette époque dateront notre bonheur, et se lèvera pour nous, Canadiens, une ère de prospérité que les autres nations nous envieront.

ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

Veuve J. Bte Dubé ; Alphonse Delisle ; Pierre Denis ; l'épouse d'Onésime Auger ; veuve Rémi Plante ; Eugénie Corhi dit Couture ; Alexandre Brunet ; Ernst Langhoff, Joseph Press an.

Prix du Numéro, un centin.—Et vente au Séminaire.